

**« Sache que je laboure [...] avec l'âne et le bœuf »  
Les bravades de Margoutte dans le *Morgante* de Luigi Pulci**

*Mirco BOLOGNA*  
*Post-doctorant*  
*Université Jean Monnet de Saint-Étienne*

Au livre XVIII du poème héroï-comique *Morgante* de Luigi Pulci (1<sup>re</sup> éd. 1481), Margoutte, demi-géant aux membres « hideux, choquants et laids », qui a arrêté de grandir avant de le devenir tout à fait, se présente au protagoniste Morgante en lui racontant sa vie misérable et en énumérant les interminables péchés qu'il a commis jusque-là, du vol au jeu de hasard, du parricide à toute sorte de violences. Partiellement modelé sur l'*exemplum* des textes pénitentiels médiévaux, son long monologue est toutefois le contraire d'une confession, c'est même une véritable provocation : figure de marginal dépourvue de morale et de foi religieuse (comme il l'avoue franchement : « Pour te le dire en bref, / je ne crois pas au noir, non plus qu'au bleu, / mais au chapon bouilli, ou si l'on veut, rôti<sup>1</sup> »), Margoutte ne se sent pas coupable de ses méfaits, mais il les proclame orgueilleusement et déclare qu'il n'y a personne dans le monde entier qui ait péché plus que lui. Dans ces strophes – qu'il est possible de comparer à la fausse confession de sire Chapelet dans la première nouvelle du *Décameron* de Boccace – les lois de Dieu et des hommes et l'autorité que celles-ci représentent sont récupérées pour être bouleversées et ouvertement tournées en dérision. Nous essaierons de montrer que le credo de Margoutte est justement ce bouleversement total de la loi de Dieu.

1. La profession de foi de Margoutte est un long monologue d'une trentaine de huitains suivant le modèle des *confessiones* médiévales, c'est-à-dire les textes dans lesquels on recueillait précisément de véritables confessions faites selon un ordre fixe et préétabli. Elle représente exactement le contraire des nombreuses confessions « parfaites » où les fidèles énuméraient leurs péchés – ou mieux, tous les péchés existants – selon des regroupements archétypiques plus ou moins fixes. Nous pouvons rappeler, par exemple, le catalogue de péchés contre les vertus et les œuvres de miséricorde d'Antonio Beccari (*I Dieci Comandamenti di Dio e' sette peccati mortali*), ou la *Regola per ben confessarsi* de Luigi Marsili, qui distinguaient les péchés d'orgueil, de vanité, de colère, d'envie, de gourmandise et de luxure. D'ailleurs, l'image de l'homme et notamment du chrétien parfait du point de vue éthique et moral avait déjà été fixée par l'énorme répertoire des vies exemplaires, en particulier par les biographies de saint François (*Speculum perfectionis*, *Sacrum*

---

<sup>1</sup> PULCI, Luigi, *Morgante*, XVIII, 115, 1-3, éd. Pierre SARRAZIN, Turnhout, Brepols, 2001, p. 455-456 (pour le texte italien, nous citerons *Morgante e lettere* de Luigi PULCI, a cura di Domenico DE ROBERTIS, Florence, Sansoni, 1984).

*Commercium beati Francisci cum domina Paupertate, Legenda prima, Legenda secunda, les Fioretti, etc.)* et de saint Antoine (dans la *Legenda prima sancti Antonii*), jusqu'à la littérature hagiographique de saint Bernardin de Sienne, à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de rétablissements biographiques qui falsifiaient la vérité et qui exagéraient les capacités humaines à bien vivre pour gagner la sainteté, des modèles proposés et re-proposés jusqu'à l'exaspération et destinés à rester inchangés pendant plusieurs décennies. Ces procédés étaient aussi très fréquents dans le sous-genre des sermons satiriques, qui dépassaient parfois la simple « contrefaçon du contenu idéologique et lexical des orations, des martyrologes, des dogmes<sup>2</sup> », en accueillant des foules de scélérats et d'ivrognes. Boccace lui-même utilise cette technique dans la première nouvelle du *Décameron*. Comme Margoutte, le protagoniste de cette nouvelle, sire Chapelet, possède en effet toute sorte de malices, mais il minimise ou bouleverse ses péchés de luxure, de gourmandise, d'avarice, de colère et de faux témoignage pour tromper le frère qui le confesse avant de mourir et pour gagner ainsi l'éternelle sainteté. Lisons les passages rapportant, pour chaque péché, les questions du frère et les réponses de sire Chapelet :

[le frère] commença par lui demander s'il avait jamais commis le péché de *luxure* avec quelque femme. [...] je suis aussi vierge que quand je suis sorti du corps de ma maman.

Après quoi, il lui demanda si en péchant par *gourmandise* il n'avait point déplu à Dieu. [...] il avait bu cette eau, surtout quand il s'était trouvé fatigué par ses stations de prières ou par ses pèlerinages, avec le même plaisir et le même appétit que le vin donne aux grands buveurs. Maintes fois il avait désiré tâter de certaine salade tendrelette aux fines herbes [...].

Mais dis-moi : as-tu péché par *avarice*, en désirant plus qu'il ne convenait ou en retenant ce que tu n'aurais pas dû retenir ? [...] j'ai partagé en deux avec les pauvres de Dieu ce que j'avais gagné, employant une moitié du profit pour mes propres besoins et leur faisant don de l'autre moitié.

Mais quand et combien de fois t'es-tu mis en *colère* ? [...] je puis vous dire que ça m'est arrivé souvent. Mais qui pourrait s'en empêcher, en voyant [...] les gens faire des saletés, ne point respecter les commandements de Dieu et ne pas craindre ses jugements<sup>3</sup> ?

La stratégie de Chapelet se révélant gagnante, il obtiendra l'absolution ainsi que le privilège d'être vénéré comme un saint :

---

<sup>2</sup> Selon ORVIETO, Paolo, *Pulci medievale. Studio sulla poesia volgare fiorentina del Quattrocento*, Rome, Salerno, 1978, p. 201.

<sup>3</sup> Nous citons le texte français de BOCCACE, *Décameron*, éd. G. CLERICO et P. et C. LAURENS, Paris, Gallimard, 2006 (« il cominciò a domandare se egli mai in lussuria con alcuna femina peccato avesse. [...] io son così vergine come io uscì del corpo della mamma mia ». « E appresso questo il domandò se nel peccato della gola aveva a Dio dispiaciuto. [...] con quello appetito l'acqua bevuta aveva, e spezialmente quando avesse alcuna fatica durata o adorando o andando in pellegrinaggio, che fanno i gran bevitori il vino; e molte volte aveva desiderato d'averne cotali insalature d'erbuccie [...] ». « Ma, dimmi : in avarizia hai tu peccato desiderando più che il convenevole, o tenendo quello che tu tener non dovesti? [...] co' poveri di Dio quello che ho guadagnato ho partito per mezzo, la mia metà convertendo ne' miei bisogni, l'altra metà dando loro ». « [...] ma come ti se' tu spesso adirato ? [...] cotesto vi dico io bene che io ho molto spesso fatto; e chi se ne potrebbe tenere, veggendo tutto il dì gli uomini fare le sconce cose, non servare i comandamenti di Dio, non temere i suoi giudicii? » [*Decameron*. Nuova edizione rivista e aggiornata a cura di V. Branca., Turin, Einaudi, 1992, I, p. 59-62]).

[...] le frère qui l'avait confessé monta en chaire et commença, sur cet homme et sur sa vie [...], sur sa virginité, sur sa simplicité, son innocence et sa sainteté, à prêcher des merveilles [...]. Et le renom de sa sainteté, comme la dévotion que l'on avait pour lui, grandirent à un point tel qu'il n'y avait presque plus personne qui, se trouvant dans l'adversité, se vouât à un autre saint que lui : les gens l'appelèrent et l'appellent encore saint Chapelet<sup>4</sup>.

2. Venons-en au texte de Pulci et lisons les passages les plus représentatifs pour notre discours sur la transgression de la loi de Dieu :

112.

Arrivé certain jour à un embranchement,  
au sortir d'un vallon, dans un grand bois,  
Morgante vit venir du coin de l'œil au loin  
Un homme ayant bien sinistre visage. [...]

113.

Morgante mesura du regard tous ses membres,  
maintes et maintes fois, du chef aux pieds,  
tant ils lui paraissaient hideux, choquants et laids :  
« Dis-moi ton nom, lui dit-il, voyageur. »  
Celui-ci répondit : « Je me nomme Margoutte ;  
et j'ai voulu aussi être un géant,  
puis arrivé à mi-chemin j'ai renoncé :  
tu vois que j'ai sept bras de haut<sup>5</sup>, bien mesurés. [...]

115.

Pour te le dire en bref,  
je ne crois pas au noir, non plus qu'au bleu,  
mais au chapon bouilli, ou si l'on veut, rôti,  
et j'crois parfois encore dans le beurre,  
dans la bière, et quand j'en peux avoir, dans le moût,  
et dans le "blanc" plus que dans le "pinard",  
plus qu'en tout cependant, dans le bon vin j'ai foi,  
et je crois bien que s'ra sauvé qui en lui croit ;

116.

et je crois dans la tarte et puis dans le tourteau,  
l'une est la Mère et l'autre est son fiston ;  
et le vrai Notre Père est le foie en crépine,  
lequel peut être et trois et deux et un,  
et procède du foie celui-là tout au moins.  
Et comm' j'voudrais boire avec un seillon,  
si Macom interdit et blâme le pinard,  
je crois qu'il est chimère ou qu'il est cauchemar [...].

---

<sup>4</sup> « il santo frate che confessato l'avea, salito in sul pergamo, di lui cominciò e della sua vita [...], della sua virginità, della sua semplicità e innocenzia e santità maravigliose cose a predicare [...]. E in tanto crebbe la fama della sua santità e divozione a lui, che quasi niuno era che in alcuna avversità fosse, che a altro santo che a lui si botasse, e chiamaronlo e chiamano san Ciappelletto » (*ibid.*, p. 68-69).

<sup>5</sup> Le bras, *braccio*, est une mesure entre 0,6 et 0,7 m, ce qui donne à Margoutte une hauteur d'environ 4,50 m. Dans les gravures des premières éditions Margoutte arrive tout juste à hauteur de l'épaule de Morgante (PULCI L., *op. cit.*, n. p. 455).

117.

tu verras que ne s'est dégradée ma lignée  
et que j'ne suis pas sol où la vigne planter.

118.

[...] Tu veux l' savoir [...]  
à moi qu'ont engendré une moinesse grecque  
et en Turquie, à Brousse, un papasson ?  
Au début de ma vie, à jouer du rebec  
je me plaisais [...].

119.

Un jour où j'avais fait dans la mosquée bagarre  
et avais tué mon vieux papasson,  
à mon côté j'ai attaché ce cimenterre  
et commencé à visiter le monde ;  
et comme compagnons, avecques moi j'emmène  
tous les péchés du Turc avec ceux de l'Hellène ;

120.

et même ceux qui sont au fin fond de l'enfer :  
des mortels, j'en ai bien septante-sept,  
[...] pense combien j'ai de péchés véniels !

131.

[...] Si j'ai mené parfois des oies au pâturage  
ne m'le demand' pas, j'te l'dirai pas [...].

132.

Nous avons déjà vu trois vertus cardinales,  
comme j'ai dit, le cul, le dé, la gueule ;  
voici la quatrième, et c'est la principale [...].

134.

si tu me voyais tout seul dans une église,  
j'ai plus d'ardeur à piller les autels  
qu'un huissier de justice à saisir un chaudron [...].

137.

Il reste à voir les trois vertus théologiques.  
Si j'sais truquer un livr' ? Dieu te le dise [...].

138.

Les serments fallacieux tout comme les parjures  
me coulent en la bouche ainsi que font  
les figues de Saint-Pierr', quand elles sont bien mûres [...].

139.

Blasphémateur, je ne fais différence  
de blasphémer les saints plutôt que les humains  
et j'les ai tous sur mon calendrier [...].

142.

J'ai passé sous silence un énorme chapitre  
de mille autres péchés, laissés en vrac ; [...].  
si ce n'est qu'à la fin tu entendras ceci :

Que nulle trahison jamais je ne commis<sup>6</sup>. »

Margoutte nous est présenté comme un être diabolique – car c’est justement auprès des carrefours qu’il fallait évoquer les démons – et à la limite entre notre monde et le monde surnaturel. Il est « tutto fosco », son visage est « bien sinistre », sa teinte sombre étant un autre signe de sa condition de canaille, ou de *trickster*, comme Brunel dans le *Roland furieux* de l’Arioste<sup>7</sup> ; ses membres sont « hideux, choquants et laids ». Son essence de demi-géant est aussi un indice de sa double étrangeté : Margoutte n’appartient ni à l’univers des hommes ni à celui des géants (en effet, sa bizarrerie est tout à fait évidente à Morgante qui, lui-même, n’est pas du tout normal... ) Comme Morgante, Margoutte fait partie d’une race folklorique, sous-humaine et monstrueuse, composée non seulement de nains et de géants, mais plus généralement d’êtres monstrueux, de toutes les créatures anormales qui formaient les rangs des bizarreries médiévales.

Ensuite, à la question de Morgante, qui lui a demandé s’il était chrétien ou Sarrasin, et s’il croyait en Jésus-Christ ou en Apollyn (114), Margoutte a répondu en expliquant son credo, qui est l’un des credo blasphématoires qui constituaient, à l’époque, un genre pratiqué couramment même par des clercs, à savoir un credo gastronomique : il adore le chapon bouilli ou rôti, le beurre, la bière et le vin. Il s’agit donc d’une parodie de l’eucharistie, le corps et le sang du Christ étant transformés en nourriture à dévorer sans cérémonies et privés de tout sens religieux.

À partir du huitain 116, l’opération parodique se concentre sur le dogme de la Trinité. Le Père, le Fils et le Saint Esprit sont remplacés respectivement par la tarte, le tourteau et le foie en crépine (« torta », « tortello » et « fegatello »), le « fegatello » étant précisément un foie de porc coupé en morceaux et enveloppé pour la cuisson dans la panse de l’animal, d’où l’image trinitaire que lui donne Pulci. Dans son édition française du poème, Pierre Sarrazin ajoute que « ce plat devait beaucoup plaire [à l’auteur], car il en donnera la recette un peu plus loin<sup>8</sup> ». Margoutte se moque du dogme de l’Unité et de la Trinité de Dieu (« Notre Père [...] / peut être et trois et deux et un [posson esser tre, due ed un solo] », 116) : la différence entre un et trois ne porte que sur la quantité, et trois vaut mieux qu’un parce que l’on peut manger davantage. D’ailleurs, Margoutte ne peut même pas embrasser la foi mahométane, car la loi islamique interdit la consommation de vin (« Et comm’ j’voudrais boire avec un seillon, / si Macom interdit et blâme le pinard, / je crois qu’il

---

<sup>6</sup> PULCILL., *op. cit.*, p. 454-462 et *passim*.

<sup>7</sup> *Roland furieux*, III, 72 : « Sa stature est (afin que tu le reconnasses) / de moins de six empan et sa tête est crépue ; / il a des cheveux noirs, il a une peau sombre, / un visage pâle et une barbe excessive ; / ses yeux sont boursoufflés et son regard est torve ; / son nez est épaté et ses sourcils hirsutes ; / et son habit (afin de le prendre en entier), / étroit et court, ressemble à celui d’un courrier » (nous citons de L’Arioste, *Roland furieux*, 4 t., Édition bilingue, traduction et notes d’André ROCHON, Paris, Les Belles Lettres, 1998-2002). Pour l’édition italienne, voir ARIOSTO, Ludovico, *Orlando Furioso*, a cura di C. Segre, Milano, Mondadori, 1976.

<sup>8</sup> PULCILL., *op. cit.*, n. p. 456.

est chimère ou qu'il est cauchemar [credo che sia il sogno o la fantasima] », *ibid.*). La métaphore de la vigne fertile qui, à partir de l'Évangile de Matthieu, indique la prédisposition à la foi, est bouleversée car elle est liée à son sens littéral. Margoutte nie être « sol où la vigne planter [terren da porvi vigna] » (117) pour prendre ses distances du « paysan » saint Dominique, le champion de la foi chrétienne qui « se mit à enclore la vigne / qui tôt blanchit si le vigneron dort », comme dit Dante dans le *Paradis*<sup>9</sup>, mais aussi pour affirmer sa prédisposition pour le vin avec une pointe d'ironie. Autrement dit, Margoutte renverse les domaines de l'orthodoxie et de l'hérésie : il nie qu'il est hérétique, mais il affirme qu'il respecte sa propre foi, laquelle pourtant est l'exact contraire de la foi traditionnelle.

Avec le huitain 118 commence le récit de la vie de Margoutte. Il est le fils d'une moinesse grecque et d'un papasson (le papasson est un prêtre de l'Église orthodoxe, mais le terme indique aussi chacune des personnes préposées à la surveillance de la mosquée dans la religion musulmane) : la vie du personnage est donc née sous le signe de la promiscuité et de l'illégitimité, elle a été le résultat d'une liaison entre deux religieux qui ont enfreint leurs vœux de chasteté<sup>10</sup>. Ensuite, après avoir tué son père (119), Margoutte a réuni une petite bande de malfaiteurs, avec lesquels il a couru le monde en amenant « tous les péchés du Turc avec ceux de l'Hellène [tutti i peccati di turco o di greco] » (*ibid.*). Le choix de Pulci n'est pas du tout fortuit : les Turcs et les Grecs étaient réputés pour leur cruauté et leur fausseté (il faut rappeler que la menace turque commença à être concrète justement à la fin du XV<sup>e</sup> siècle). L'exemple le plus célèbre de la fausseté grecque est lié à l'épisode du cheval de Troie et au discours par lequel, dans l'*Énéide*, Laocoon met en garde ses concitoyens contre la ruse de leurs ennemis :

Malheureux citoyens, telle démente est-elle possible ? Vous croyez les ennemis partis ? Ou pensez-vous que les offrandes des Danaens soient jamais exemptes d'artifices ? Est-ce ainsi que vous connaissez Ulysse ? Ou bien dans cette charpente des Achéens enfermés se cachent ; ou bien c'est un engin fabriqué contre nos murs pour épier nos maisons et pénétrer d'en haut en notre ville ; ou quelque autre piège s'y dissimule. Ne vous fiez pas à ce cheval, Troyens. Quoi qu'il en soit, je crains les Danaens même quand ils portent des offrandes<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> *Paradis*, XII, 86-87 (« [...] si mise a circuir la vigna / che tosto imbianca, se 'l vignaio è reo »). Pour les références évangéliques, voir en particulier Matthieu XX, 1-16 et XXI, 33-41.

<sup>10</sup> Une deuxième allusion sexuelle est contenue dans l'expression « jouer du rebec [sonar la ribeca] » (118), le rebec étant une sorte de viole primitive à trois cordes, dont le manche est le prolongement de la caisse de résonance. Dans ces vers du florentin Niccolò Degli Albizzi (1683-1730), il est mentionné comme un symbole du sexe féminin : « Tocca pur, Morosetta, l'istromento [...], / ch'io, come in corde il sento, / torrò l'archetto, e va, se non mi pento, / darò nella ribeca, / e se piacer vi reca, avrem vicino, / da dar quattro fregate al violino » (*Le fiorette, le morosette e alcuni epitaffi*, Bologna-Livorno, Giusti, 1900, cit. in *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, éd. S. Battaglia, Turin, UTET, 1961-2002, 21 vol., s.v. *ribeca*).

<sup>11</sup> VIRGILE, *Énéide*, II, 42-49, texte établi et traduit par J. Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 39-40 (« "...O miseri, quae tanta insania, cives? / creditis avectos hosteis aut ulla putatis / dona carere dolis Danaum? sic notus Ulixes? / aut hoc inclusi ligno occultantur Achivi / aut haec in nostros fabricata est machina muros / inspectura domos venturaque desuper urbi / aut aliquis latet error: equo ne credite, Teucri. / Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentis." »).

Margoutte continue en revendiquant avec orgueil la quantité hyperbolique des péchés qu'il a commis : « des mortels, j'en ai bien septante-sept, / qui ne me quittent pas ni d'été ni d'hiver ; / pense combien j'ai de péchés véniels ! [io n'ho settanta e sette de' mortali, / che non mi lascian mai la state o 'l verno ; / pensa quanti io n'ho poi de' veniali !] » (120). Ensuite, après le *Credo* vient le *Confiteor*, qui lui aussi constituait à l'époque un véritable genre littéraire pratiqué par les poètes burlesques comme Burchiello. Pourtant, Margoutte n'énumère pas ses péchés pour expier ses fautes – il faudrait qu'il se repente et qu'il fasse acte de contrition –, mais pour s'en vanter et pour les étaler face à son nouvel ami Morgante. Sa première vertu cardinale est l'avarice, symbolisée par le jeu de hasard : Margoutte a tout perdu au jeu, même les poils de sa barbe (« mon bien et mon renom, / je me suis tout joué, poils de la barbe inclus [e la roba e la fama / io m'ho giucato, e' pel già de la barba] », 121) ; il connaît toutes les malices et les ruses, et il les énumère en recourant à un vocabulaire qui appartient à l'argot du xv<sup>e</sup> siècle : « je me vante en ruse, en foule ou piperies ? / De ce jeu-là je sais tous trucs et fourberies [in furba o in calca o in bestrica mi lodo ? / Io so di questo ogni malizia e frodo] » (122). Le huitain 131 nous suggère qu'il gère aussi un petit trafic de prostitution : « Si j'ai mené parfois des oies au pâturage / ne m'le demand' pas, j'te l'dirai pas [S'io ho tenute dell'oche alla pastura / non domandar, ch'io non lo direi]. »

Après l'avarice, Margoutte mentionne sa gourmandise. Il connaît tous les secrets de l'art culinaire car il a été « quelque temps aubergiste à Égine » (128), l'île grecque connue dès l'Antiquité grâce à sa prospérité commerciale : la vie de Margoutte est donc liée à l'Est, c'est-à-dire à des régions souvent mentionnées pour la luxure et la lasciveté de leurs habitants.

La troisième vertu cardinale de Margoutte est la luxure. Dans la strophe 115 on voit qu'il avait déjà parlé de son double intérêt pour le « chapon bouilli, ou si l'on veut, rôti [lesso o vuogli arrosto] », en faisant peut-être allusion à sa promiscuité sexuelle. À propos de l'opposition de termes bouilli / rôti, Jean Toscan la considère comme une sous-espèce de la plus générique opposition humide / sec, et il en propose une interprétation sexuelle ; plus précisément, il considère la viande bouillie comme un équivalent culinaire du rapport hétérosexuel, dit « naturel », tandis que celle rôtie serait un symbole du rapport sodomitique, dit « contre nature<sup>12</sup> ». Le caractère transgressif de la confession de Margoutte s'enrichit donc d'une deuxième acception, la promiscuité sexuelle qui s'ajoute à l'avidité alimentaire. Margoutte admet qu'il est habitué indifféremment à la viande bouillie et à la viande rôtie, c'est-à-dire qu'il aime éprouver du plaisir de n'importe quelle manière. L'auteur insiste maintenant sur ce motif (« Sache que je laboure, et ce n'est pas une blague, / avec l'âne et le bœuf... et le chameau ; / [...] où la tête ne va, c'est la queue que j'y

---

<sup>12</sup> TOSCAN, Jean, *Le carnaval du langage. Le lexique érotique des poètes de l'équivoque de Burchiello à Marino (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1981, p. 986.

pousse, et ce qui m'plaît le plus, c'est que l'entendent tous [Sappi ch'io aro, e non dico da beffe, / col cammello e coll'asino e col bue ; / dove il capo non va, metto la coda] », 129) pour souligner la luxure effrénée du personnage. Résumant les vertus cardinales qu'il vient d'énumérer (« Nous avons déjà vu trois vertus cardinales, / comme j'ai dit, le cul, le dé, la gueule [Or queste son tre virtù cardinale, / la gola e 'l culo e 'l dado, ch'io t'ho detto] », 132), Pulci rend hommage à la tradition comique et burlesque par l'adoption de la triade *femme, taverne* et *dé*, dont la présence est très forte dans les sonnets de Cecco Angiolieri et de Burchiello (nous pouvons citer par exemple le premier quatrain de ce sonnet de Cecco : « Trois choses ici-bas me sont en gré / dont je ne puis profiter à toute heure : / la femme, la taverne, et puis les dés ; / voilà ce qui me met la joie au cœur.<sup>13</sup> ») Si nous prenons en considération l'orgueil avec lequel il décrit ses péchés à Morgante (140) – il se définit explicitement comme présomptueux et fier –, nous pouvons ajouter deux autres péchés, l'orgueil et l'envie.

Le péché dont Margoutte est le plus fier, sa quatrième vertu cardinale, est toutefois le vol (on peut le compter dans le domaine de l'avarice). Il utilise parfaitement tous les outils d'effraction et il vole partout, sans aucune différence entre les maisons privées et les églises, les troncs et les porcheries (133-135). La loi de Dieu est doublement enfreinte : tout d'abord – et très banalement – parce que Margoutte viole le cinquième et le dixième commandements, il les tourne en dérision en parodiant leur sens profond : « distinguer le tien du mien, je ne le veux / pour ce que toute chose en principe est de Dieu [io non istò a guardar più tuo che mio, / perché ogni cosa al principio è di Dio] » (135). Pulci veut peut-être faire allusion aux pratiques lucratives de l'Église, Margoutte se considérant comme un voleur juste qui vole à ceux qui ont déjà volé ; deuxièmement, il a perpétré la plupart de ses crimes dans des églises, c'est-à-dire qu'il les a véritablement conçus comme des affronts à Dieu.

Après les vertus cardinales, Margoutte énumère ses vertus théologiques. Il est un falsificateur (les livres sont sa spécialité : « Si j'sais truquer un livr' ? Dieu te le dise », 137), il est parjure (il s'amuse en particulier à se parjurer sur les sacrements : « Les serments fallacieux tout comme les parjures / me coulent en la bouche ainsi que font les figues de Saint-Pierr', quand elles sont bien mûres / ou la lasagne, ou autre chose douce », 138), il est aussi menteur et blasphémateur (« Blasphémateur, je ne fais pas différence / de blasphémer les saints plutôt que les humains, / et j'les ai tous sur mon calendrier », 139). Au total, il est tout à fait dépourvu de la moindre charité chrétienne (« Quant à la charité, à l'aumône ou au jeûne, / à l'oraison, ne crois pas que j'en fasse », 140), outre qu'il s'amuse à invoquer des malédictions et des malheurs (« Je voudrais voir le feu plus

---

<sup>13</sup> « Tre cose solamente m'enno in grado, / le quali posso non ben ben fornire : / ciò è la donna, la taverna e il dado ; / queste mi fanno 'l cuor lieto sentire » (nous citons le texte italien, ainsi que la traduction française, de Cecco Angiolieri : *Sonnets*, éd. C. Perrus, Paris, Lettres Modernes, 1967, p. 38-39).

que l'eau ou la terre, / et voir et monde et ciel en faim, en peste, en guerre [Vorrei veder più fuoco ch'acqua o terra, / e 'l mondo e 'l cielo in peste e 'n fame e 'n guerra] », 139), des malédictions qui rappellent les célèbres expressions de Cecco Angiolieri : « Si j'étais feu, je brûlerais le monde ; / si j'étais vent, j'y soufflerais l'ouragan ; / si j'étais eau, je le noierais ; / si j'étais Dieu, le coulerais à pic<sup>14</sup>. » Après cette longue liste de péchés, si nous considérons le parricide de Margoutte comme un acte de colère, et étant donné que pour la théologie catholique l'indolence est une paresse excessive dans la pratique du bien, toute la gamme des sept péchés capitaux est maintenant complète, ce qui démontre que notre interprétation du credo de Margoutte comme un bouleversement total de la loi de Dieu est bien fondée. En plus, la conduite du demi-géant enfreint évidemment la plupart des commandements divins, du vol à l'homicide, de l'irrespect de la sanctification des jours de fête au manque de respect de l'autorité de ses parents. La figure de Margoutte relativise ainsi les concepts de loi et d'autorité. Il ne respecte aucune loi, ou, plus exactement, sa loi change sans cesse sur la base d'une logique personnelle et opportuniste : « je change foi et loi, amis, écailles, / de pays en pays, comme je vois et sens [e muto fede e legge, amici e scoglio, / di terra in terra, com'io veggo e truovo] » (141).

**3.** Malgré sa conduite démystificatrice par rapport aux dogmes et à l'orthodoxie de la religion chrétienne, Margoutte n'est pas du tout un athée, mais il croit à une religion « de la nourriture et de la grossièreté<sup>15</sup> », il possède une foi inébranlable dans la force de la cuisine et de l'art culinaire. Au fil des chants XVIII et XIX, il est le protagoniste de plusieurs scènes essentiellement de banquet : le séjour et le déjeuner chez le patron, le repas avec Florinette, les disputes avec son ami à cause de la voracité insatiable du géant. D'ailleurs, le monologue du chant XVIII est tout rempli d'allusions gastronomiques par lesquelles Margoutte remplace les vérités chrétiennes par son répertoire personnel de goûts exquis. Nous pouvons nous concentrer sur les deux premiers huitains de ce monologue (115-116), dans lesquels les conceptions de la Trinité, de la Vierge et de Jésus-Christ sont abaissées au niveau de la matérialité quotidienne. La série anaphorique des « je crois » bouleverse en particulier les formules canoniques du *Credo* et du *Confiteor*, qui constituent toutefois la texture même du discours de Margoutte :

Margoutte répondit : “Pour te le dire en bref,  
je ne crois pas au noir, non plus qu'au bleu,  
mais au chapon bouilli, ou si l'on veut, rôti,

<sup>14</sup> « S'i' fosse fuoco, arderei 'l mondo / s'i' fosse vento, lo tempesterei / s'i' fosse acqua, l'annegherei ; / s'i' fosse Dio, mandereil' en profundo » (*ibid.*, p. 54-55).

<sup>15</sup> La définition est d'Elisabeth Bassett Welles (*Magic in the Renaissance Epic. Pulci, Boiardo, Ariosto, Tasso*, Yale, University Press, 1970, p. 56).

et j'crois parfois encore dans le beurre,  
 dans la bière, et quand j'en peux avoir, dans le moût,  
 et dans le 'blanc' plus que dans le 'pinard',  
 plus qu'en tout cependant, dans le bon vin j'ai foi,  
 et je crois bien que s'ra sauvé qui en lui croit ;

et je crois dans la tarte et puis dans le tourteau,  
 l'une est la Mère et l'autre est son fiston ;  
 et le vrai Notre Père est le foie en crépine,  
 lequel peut être et trois et deux et un,  
 et procède du foie celui-là tout au moins<sup>16</sup>.

Remplaçant la Vierge, le Père et le Fils par la tarte, le tourteau et le « foie en crépine », Pulci réinterprète le dogme trinitaire d'un point de vue transgressif : plus précisément, il réalise une transposition de l'immatériel au matériel, du domaine du transcendant au domaine de l'immanent. Ce jeu ne marche pas seulement avec les trois personnes de la Trinité, mais aussi avec les quatre vertus cardinales, prudence, justice, force et tempérance – remplacées respectivement par « le cul, le dé [c'est-à-dire la sodomie et le jeu de hasard], la gueule » et le vol – et les trois vertus théologiques, les serments fallacieux, les parjures et les blasphèmes prenant la place de la foi, de l'espérance et de la charité. Le procès de désacralisation de la matière religieuse est évident dans ces strophes 115-117, parfaitement structurées selon un schéma de répartition des champs opposés de la cuisine et de la liturgie ; ces deux champs sont réunis au moment de la célébration eucharistique, lorsque l'absorption de l'hostie consacrée est l'« anamnèse » du sacrifice du Christ. Pulci fait correspondre à chaque élément d'un groupe un élément de l'autre groupe, confondant les deux séries avec un rythme quasi frénétique :

je [...] crois	Au chapon
j'crois	dans le beurre, / dans la bière, et [...] dans le moût
j'ai foi	dans le bon vin
je crois bien que s'ra sauvé	qui en lui [le vin] croit
je crois	dans la tarte et puis dans le tourteau
la Mère et [...] son fiston	[sont] l'une [la tarte] et l'autre [le tourteau]
le vrai notre Père	[est] le foie en crépine
trois et deux et un	[sont le] foie [...] au moins
Macom	[est le] pinard
Apollyn [...] et Trévigan	j'ne suis pas sol où la vigne planter

<sup>16</sup> PULCI L., *op. cit.*, p. 455-456 (« Rispose allor Margutte : – A dirtel tosto, / io non credo più al nero ch'a l'azzurro, / ma nel cappone, o lessa o vuogli arrosto ; / e credo alcuna volta anco nel burro, / nella cervogia, e quando n'ho, nel mosto, / e molto più nell'aspro che il mangurro ; / ma sopra tutto nel buon vino ho fede, / e credo che sia salvo chi gli crede ; / e credo nella torta e nel tortello : / l'uno è la madre e l'altro è il suo figliuolo ; / e 'l vero paternostro è il fegatello, / e posson esser tre, due ed un solo, / e diriva dal fegato almeno quello »).

Comme exemple d'une même opération de transgression, nous pouvons mentionner un texte assez proche du monologue de Margoutte du point de vue chronologique et thématique, à savoir l'anonyme *Contraste du Carnaval et du Carême*, qui met en scène dans l'armée carnavalesque en guerre contre les vertus quadragésimales un grand nombre d'animaux bouillis ou rôtis personnifiés : poulets, chapons, pigeons, faisans, etc. Le credo gastronomico-alimentaire du demi-géant se calque en particulier sur l'oraison qui conclue cette *tenson* :

Commence la pieuse oraison que Carnaval disait tous les matins lorsqu'il se levait et qu'il donnait à tous ceux qui la prononçaient un cruchon de vin « Trebbiano », quatre pains frais et un demi-boudin avec quatre foies en crépine et un gros chapon rôti pour commencer leur petit-déjeuner : « Ô très sainte poule couronnée / qui as eu comme fils un petit chapon, / tu fus mariée aux lasagnes, / en compagnie du doux foie en crépine, / et la saucisse fut martyrisée, / et bien pilée et mise dans un boyau, / et pour lui faire subir des peines et de grandes souffrances / puis elle fut pendue et mise dans le fumoir<sup>17</sup>. »

4. Le seul péché que Margoutte n'a jamais commis est la trahison, et c'est pour cette raison que Morgante l'accepte, malgré tout, en qualité d'écuyer et de compagnon d'aventures. Dans l'univers du *Morgante* – ou dans le *Roland furieux*, par exemple –, où les lois de Dieu et des hommes sont de plus en plus souvent enfreintes, le fait que Margoutte n'ait jamais trahi ses amis est une vertu fondamentale. À l'instar du protagoniste de la nouvelle de Boccace, sire Chapelet, que nous avons déjà évoqué, Margoutte n'est pas du tout un personnage négatif. Il est vrai qu'à une existence vécue suivant les normes imposées par la religion et la société, Margoutte oppose une conduite de hors-la-loi qui se moque de toutes les règles et de toutes les conventions existantes ; il demeure juste fidèle à ses compagnons, pourvu qu'ils lui rendent cette fidélité, ce qui est la valeur la plus importante. La gourmandise, la sodomie et le jeu de hasard étant les coordonnées ontologiques<sup>18</sup> de Margoutte, le credo qu'il expose est dangereux parce qu'il est plausible et qu'il ordonne le chaos du monde selon des critères élémentaires et communs à tous les hommes. Bien qu'ils soient absurdes, ces critères sont liés au soupçon troublant qu'ils pourraient être justes. Qui n'a jamais eu des rêves d'abondance alimentaire et de liberté sexuelle ? Malgré cette dangerosité, la nouveauté du texte de Pulci consiste à ne pas criminaliser Margoutte, à ne pas moraliser sa figure ni à diaboliser ses actions, au contraire, en atténuant ses bêtises, il nous le rend sympathique.

---

<sup>17</sup> « Comincia la devota orazione, la quale diceva Carnevale ogni mattina quando si levava et dava a tutti coloro che la dicevano un boccale di trebbiano et quatro panetti bianchi freschi et un mezo migliaccio con quattro fegatelli et un capone grasso arrosto per cominciare a far collazione : « Santissima gallina incoronata, / che per figliuolo avesti un caponcello, / alla lasagna fusti maritata, / in compagnia del dolce fegatello, / et la salsiccia fu martirizzata, / et pesta bene et messa in un budello, / et per farle patir pena et gran duolo / la fu impiccata et messa al fumarolo. » (*Il Libro di Carnevale dei secc. XV e XVI*, éd. L. Manzoni, in « Scelta di curiosità letterarie », CLXXXI, Bologne, Commissione per i testi in lingua, 1881; c'est nous qui traduisons).

<sup>18</sup> Voir GAREFFI, Andrea, *L'ombra dell'eroe. Il Morgante*, Urbino, Quattroventi, 1986, p. 27-42.